

Silvia Vásquez-Lavado

À L'OMBRE DES MONTAGNES

Sur l'Everest, j'ai vaincu mes démons...



À l'ombre des montagnes

SILVIA VÁSQUEZ-LAVADO

À l'ombre des montagnes

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Anna Souillac



Titre original
In the Shadow of the Mountain

Copyright © Silvia Vásquez-Lavado, 2022

Pour la traduction française
© Éditions Michel Lafon, 2023

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À tous ceux qui doivent encore
gravir leur montagne...
... vous n'êtes pas seuls.*

1

Chomolungma

Si j'arrive à compter jusqu'à mille, je m'en sortirai.

1, 2, 3...

Je pars en balade. C'est tout. Juste une balade. Une longue balade abrupte potentiellement mortelle, le long du versant nord-ouest du Lhotse, un mur de glace bleue vertical de 1 200 mètres qui s'élève au-dessus de la combe Ouest.

La vallée du Silence.

Mon esprit, lui, est tout sauf silencieux. Vu d'ici, le Lhotse est un monstre lisse et scintillant.

Un gratte-ciel alpin.

Juste avant le mur, il y a une rimaye, une crevasse béante où le glacier s'est séparé de la montagne. Les flocons d'avoine sans gluten que j'ai ingurgités ce matin me pèsent sur l'estomac tandis que mes yeux se perdent dans l'immensité en dessous. Dans cette énorme bouche ouverte. Affamée.

Et puis un bruit.

Celui d'un gant qui tombe dans le vide. Je le regarde s'éloigner et mes yeux continuent de fixer la crevasse longtemps après sa disparition, comme si j'espérais le voir réapparaître par magie.

Aucun des autres grimpeurs ne prononce le moindre mot. En file indienne, nous traversons un champ de roches irrégulières puis la passerelle qui surplombe la rimaye.

Nous voilà face aux cordes. Deux ficelles minces qui grimpent le long de la face gelée du Lhotse. Une pour nous, ceux qui montent, l'autre pour ceux qui descendent. Elles ne sont pas plus épaisses que mon pouce, mais elles vont nous guider sur ce kilomètre vertical, comme une rampe d'escalier. Je divague un instant et m'imagine que ce sont deux cordons de velours qui mènent à l'entrée d'une boîte de nuit confidentielle et sélecte, où les danseurs se déchaînent et où l'alcool coule à flots.

Un coma éthylique me semble bien moins terrifiant que tout ça. Quelques pas en dehors du chemin, sans être attachée, et je suivrai ce gant. Une glissade rapide et discrète vers une mort aussi certaine qu'infinie.

Bref, à partir d'ici, on ne peut que monter.

17, 18, 19...

Mike, notre guide principal, ouvre la voie sur le Lhotse, suivi de près par Danny et Brian, les grimpeurs les plus rapides et les plus forts de l'équipe, et Ang Dorjee juste derrière. Mark et moi suivons au milieu, notre place préférée, et Lydia Bradey, une légende de l'Everest – la première femme à avoir atteint le sommet sans oxygène –, ferme la

marche. Rob, un autre membre de l'équipe qui a bataillé ces derniers jours, n'avait pas la condition suffisante pour aller au-delà du camp II.

33, 34...

Au petit déjeuner, Mike a dit qu'il ne faudrait pas plus de cinq heures pour gravir le versant nord-ouest. Je tire sur le mousqueton attaché à mon baudrier, ouvre mon jumar et l'enfile autour de la première corde fixe à ma gauche. Le jumar est une poignée bloquante, une sorte de frein à main que l'on glisse le long d'une corde et qui se bloque quand on tire dessus. Lentement, je commence à marcher, en faisant avancer mon jumar et en enfonçant mes doigts au plus profond de mon gant afin de sentir ce que je fais à travers l'épais tissu. Mes gants sont trop grands, comme d'habitude. En alpinisme, toutes les pièces d'équipement professionnel sont encore conçues pour les hommes. J'ai beau avoir pris du XS, ils bâillent autour de mes poignets.

J'ai appris à m'en arranger.

Quand j'ai commencé l'escalade, le jumar était un symbole. Le truc qui faisait de moi « une vraie grimpeuse ». Un outil à maîtriser pour faire partie du club des alpinistes cools. Dix ans d'escalade et cinq sommets plus tard – les plus hauts de chaque continent –, je suis toujours cette intello coincée qui essaie de s'intégrer, mais je ne considère plus le jumar comme un élément extraordinaire de mon équipement. C'est une extension de moi. Ma planche de salut, mon ancre, il ne se détache que si je le décide.

Je respecte le jumar. Je m'incline devant le jumar.

Et à chaque fois que je sens ses dents de métal se planter dans la corde, je laisse échapper un *Yes* étouffé.

55, 56, 57...

J'attrape mon piolet comme une canne, puis le plante dans le mur et m'agenouille dans la pente pour me stabiliser. Marcher en crampons, c'est tout un art. Vos chaussures s'enfoncent dans la neige durcie et la glace pour favoriser la traction. Par chance, j'ai la même petite carrure que la plupart des sherpas qui sont partis devant pour installer le campement de la nuit prochaine. J'allonge mes pas pour atteindre les petits échelons que leurs bottes ont déjà creusés dans la glace. Ne pas avoir à percer la glace vierge me permet d'économiser un peu d'énergie et j'épargne tout ce que je peux à ce stade. Chaque pas doit être précis et mécanique.

Une profonde inspiration puis une expiration. Les émotions sont dangereuses à cette altitude. Concentre-toi. Compte. 61. 62. Pas de sentiments. Compte. 70. Pas d'émotions. Compte. 84. 85.

Nous sommes à trente-six heures du sommet. Je crois. Encore deux camps et nous y serons. J'essaie de calculer les kilomètres, mais ils n'ont plus aucun sens. À cette altitude, la distance devient un concept abstrait. Poreux même. Nos journées se mesurent en étapes atteintes et en gain d'altitude. *Camp III. 7 470 mètres. Camp IV. Bande jaune. L'Éperon des Genevois. Col Sud. 7 920 mètres.* L'altitude nous possède. Difficile de savoir ce qui est près et ce qui est loin. Le temps s'étire et se contracte. Les perspectives changent rapidement. Zoom arrière, nous ne sommes plus que des fourmis en formation,

de minuscules points noirs qui gravissent une chaîne de montagnes colossale. Mais mon champ de vision à moi est microscopique – tout ce que je vois, c'est le miroitement et l'effritement du mur que j'escalade à cette seconde précise.

À cette altitude, nous sommes plus haut que la plupart des oiseaux ne voleront jamais.

Je me demande si ça arrive aux oiseaux. S'ils sont obsédés par la hauteur. S'ils essaient de voler plus haut que les autres.

93, 94, 92...

Merde. Recommence.

Le sommet se trouve quelque part derrière ce mur. À moins qu'il ne soit au-dessus ?

Pourquoi n'ai-je pas mieux mémorisé le chemin ?

Le Lhotse, c'est le dernier obstacle avant le camp III et l'endroit où nous attendent nos bouteilles d'oxygène. Au-delà de 7 000 mètres, la montée devient une course contre l'oxygène qui se raréfie. À cette altitude, on se repose, mais on ne récupère pas. On se détériore. Attachées à notre dos comme des nouveau-nés emmaillotés, ces bouteilles vont devenir notre cargaison la plus précieuse. Sans elles, nous serions finis. À part peut-être Lydia. Notre dernière chance d'être secourus est déjà derrière nous de toute façon. Les hélicoptères ne volent pas plus haut que le camp II. Désormais, tout sauvetage, même s'il s'agit de redescendre un cadavre, se fera à pied, le long des cordes.

24, 25, 23...

Merde. Encore. Je n'arrête pas de recommencer.

1, 2, 3...

Le vent se lève.

Les bavardages et moqueries habituels du début de journée ont laissé place aux soupirs et aux grognements. Tout le monde se concentre sur le pas suivant.

— Rocher ! crie soudainement Brian, un peu plus haut. Il se balance vers la droite tandis qu'un rocher de la taille d'un ballon de basket dégringole le long du Lhotse.

Rocher ! Rocher ! Rocher ! Le mot résonne à travers nous. Nous nous balançons tous vers la droite. 22, 23, 24... Nous croisons une autre équipe qui descend en silence le long de la corde opposée, ils reviennent du camp III. C'est déroutant de les voir redescendre quand toutes les autres personnes qui se trouvent sur cette montagne n'ont qu'une idée en tête : *plus haut, plus haut, plus haut*. Nous sommes le 17 mai. *La* fenêtre idéale pour atteindre le sommet. Redescendre signifie que quelque chose s'est mal passé. Je me rends soudain compte que je n'ai croisé aucune autre équipe ce matin. Nous sommes les seuls sur la face nord-ouest.

Un quart d'heure plus tard, le vent se met à siffler et à rugir.

— Glace ! hurle Ang Dorjee.

Glace.

Glace.

Glace.

Quelque chose ne va pas.

À la moitié de l'ascension, nous tombons sur une bosse. Une dangereuse excroissance rocailleuse recouverte de glace bleu ciel – qui se forme quand de la neige tombe dans un glacier. Une superbe croûte gelée au-dessus de laquelle nous

devons tortiller nos corps tout en exécutant un changement de cordes compliqué.

Sur ce versant du Lhotse, une corde fixe mesure environ 45 mètres. À la fin de chacune, nous devons détacher le jumar et le glisser sur la corde suivante. Ces quelques secondes entre deux cordes sont les plus dangereuses. Comme tout processus en deux étapes, il faut rester attaché à la corde fixe par au moins un élément pour éviter de glisser le long du mur.

Être détachée ici, c'est du suicide.

Je plante mes crampons dans la glace le plus profondément possible pour garder l'équilibre et déclipse. À cet instant précis, le vent se met à hurler et fait dégringoler des cailloux de la taille d'un jerrican droit sur nous. Quelques échardes de glace se défont du mur et résonnent en tombant sur mon casque. Mes lunettes font un bruit métallique. Je m'agenouille et appuie la tête contre la paroi. Plus haut devant nous, le camp III – que je distinguais sans problème d'ici lors de notre deuxième rotation – n'est qu'une masse floue. Je plisse les yeux pour tenter de mieux l'apercevoir, mais les nuages sont épais, comme des volutes de barbe à papa. Une vue qu'on trouverait superbe, voire féérique, n'importe où ailleurs. Mais qui ici est un mauvais présage.

On peut survivre aux nuages en fils de sucre qui se détachent de la masse. Ils sont synonymes de petits orages sans danger et se dissipent vite. Mais si la masse elle-même nous tombe dessus, nous n'avons nulle part où aller. À cette hauteur, le paysage n'a pas la même signification. Une formation nuageuse un peu mystique peut

provoquer une avalanche, une pile de poudreuse qui ressemble à de la chantilly cache des crevasses glacées qui peuvent vous engloutir la jambe ou, pire, le corps entier.

La beauté et la mort sont les deux faces d'une même pièce.

Ce matin, Mike a affirmé que le soleil allait se lever un peu plus tard dans la journée. Mais, au lieu de ça, d'épaisses couches de nuages descendent sur le Lhotse et, avant que j'aie eu le temps de stabiliser mon pied sur la paroi, le couinement du vent devient un hurlement creux. Il vient souffler dans les manches bibendum de ma doudoune qui se gonflent un peu plus. Il claque contre la corde. Fouette la neige en tornade gelée. De gros morceaux de glace et des débris dégringolent violemment autour de nous puis se désintègrent au fur et à mesure qu'ils plongent dans le vide sur des centaines de mètres.

Dans tous les films catastrophe à propos de l'Everest, c'est dans cette scène que les gens meurent.

La visibilité est proche de zéro.

Tout ce que je vois, c'est la corde devant moi.

En priant pour que le sol soit solide, je pose un premier pied sur la crête exposée et rocailleuse du camp III. J'aperçois les premières tentes, là où Ang Dorjee a dit que nos bouteilles d'oxygène nous attendraient. À travers mes lunettes givrées, je les vois – des petites cartouches argentées et jaunes couchées dans la neige comme un paquet de piles AAA. Nos planches de salut. J'ai le souffle court et irrégulier. J'avance en direction des bouteilles et rejoins en trébuchant le reste du groupe.

Nous attendons les instructions des guides, mais le vent tourbillonne autour de nous comme un derviche tourneur diabolique et glacial, et aucun autre son ne nous parvient. Je bataille pour entendre Mike qui est pourtant en train de hurler. Je n'ose pas retirer mon cache-cou et ma grosse capuche en fourrure pour l'écouter. À cette altitude, l'hypothermie peut avoir raison de vous en moins d'une seconde.

— Prenez votre bouteille et allez-vous-en ! aboie Mike d'une voix si paniquée qu'elle se casse. Allez, allez, allez ! Ça empire, ne vous arrêtez pas. C'est dangereux ici. Allez-vous-en, tout de suite !

Nous avons passé les cinq dernières semaines à nous entraîner pour cet instant, la dernière ligne droite jusqu'au sommet. Mike s'est souvent montré strict, parfois dur, mais il n'a jamais, *jamais*, perdu son sang-froid. Entendre la panique dans sa voix m'affole et me renvoie à mon enfance, à Lima, chez moi, quand mon père nous hurlait dessus pour nous motiver. Suivre les ordres n'a jamais été un problème au sein de mon foyer. Il n'y avait pas de discussion, uniquement des répercussions. J'ai toujours fait ce qu'on me disait de faire.

Je cours ramasser ma bouteille d'oxygène et exécute mécaniquement les gestes nécessaires aussi vite que possible.

1. Ouvrir le sac à dos.
2. Placer la bouteille d'oxygène au centre.
3. Brancher le détendeur et le masque à la bouteille.
4. Bien fermer le détendeur pour ne pas gaspiller d'oxygène.

Mon cœur tambourine. Je sens mon souffle remonter à l'intérieur de mon tour de cou, jusqu'au menton. Quelque chose dans mon masque ne s'enclenche toujours pas. Je farfouille le détenteur, mais mes coéquipiers sont déjà sur le départ. J'attache donc mon masque sans savoir si l'oxygène passe bien et les suis à travers le blizzard. Le camp III est un bol creux perché au bord d'une montagne avec un panorama à 360 degrés – enfin d'habitude. Nos tentes ont été plantées tout au bout, 150 mètres plus haut. Face à moi, j'aperçois une ombre avancer à travers le blizzard. Je n'arrive pas à savoir si c'est Danny ou Brian. Les flocons de neige deviennent des rideaux puis des murs sans couleur.

Le ciel a été passé à l'eau de Javel.

La peur me prend aux tripes, brûlante et incontrôlable. La panique peut être mortelle à cette altitude. Je le sais. Elle bouffe tout votre oxygène, empoisonne vos membres. Je suis entraînée pour ce genre de moments précis. Mais toute la préparation du monde ne peut rien contre l'adrénaline qui explose dans mes veines.

Le premier groupe de tentes passé, il y a une dernière traverse à franchir. Une mince corniche rocailleuse sur laquelle nous devons grimper avant de nous clipser à une corde tendue au-dessus de nos têtes. Mon masque est recouvert de buée, le système d'aération doit être bouché. Quand j'inspire, j'ai plus l'impression de suffoquer que d'absorber de l'oxygène. Peut-être que je n'ai pas enclenché le détenteur ? *Merde*. Je m'arrête et retire mon sac à dos pour vérifier.

— Silvia, bon sang, mais qu'est-ce que tu fous ? s'emporte Lydia. C'est dangereux ici. Avance !

On s'attend toujours à ce que les hommes soient brusques, mais de la part de Lydia, c'est déroutant. Je manque d'air. J'arrache mon masque et avale une mince bouffée d'air. De gros morceaux de débris s'abattent violemment sur la paroi, certains se brisent en minuscules pics à glace, d'autres explosent comme des petits champignons atomiques juste sous mon nez. J'attrape la corde et avance sur la pointe des pieds – pas à pas. Je ne vois rien d'autre que mes mains accrochées aux cordes, juste au-dessus de ma tête. Et puis, soudain, elles disparaissent elles aussi. À travers les creux brefs de la neige qui tourbillonne, j'aperçois la corde fixe suivante. Il faut que je déclipse.

Mes orteils se recroquevillent dans mes bottes comme s'ils essayaient de s'accrocher à la montagne. Je dévisse mon jumar en retenant mon souffle, terrifiée. L'espace d'un instant, je suis sans attache et seule.

Et si je m'arrêtais là ?

Me pencher en arrière et lâcher prise, là tout de suite ? Sombrier dans le vide, emportée par une pluie de glace et un éboulis de pierres. Pour la première fois, j'ai l'impression de comprendre ; comprendre que non seulement la mort a toujours fait partie de cette aventure, mais qu'elle est sans doute ma motivation principale dans toute cette histoire.

De la glace – encore de la glace – tombe autour de moi à une vitesse vertigineuse. Je m'imagine être la suivante. Personne ne me verrait, personne ne m'entendrait. Je serais là, et la seconde d'après j'aurais disparu. Facile. Mettre fin à tout ça de

cette façon serait sans doute plus simple. Un dernier coup d'éclat.

Quand il s'agit d'escalader l'Everest, on dit que les années qui se terminent par six portent malheur. 1996 et 2006 ont été dévastatrices pour la communauté. Une série de tempêtes a tué des douzaines d'alpinistes et de sherpas. Certains de leurs cadavres sont toujours coincés quelque part sur la montagne, encore noirs et congelés, trop froids pour pourrir comme il se doit.

Mais nous sommes en 2016 et me voilà.

Au Pérou, à l'époque où ma mère se battait contre son cancer, je suis allée consulter un psychiatre, le Dr Hugo. Il a affirmé que pour moi, gravir l'Everest, c'était un vœu de mort. *Est-ce que ça ne l'est pas pour tout le monde ?* ai-je plaisanté en le classant aussitôt dans ma tête comme un typique *machista* péruvien. Bien évidemment qu'il allait tenter de freiner mon ambition. Les hommes m'avaient sous-estimée toute ma vie. Mais je me dis désormais que le Dr Hugo avait peut-être raison. Peut-être que je suis là pour que la montagne fasse ce que je ne suis pas capable de faire moi-même.

Quand je glisse mon jumar sur la dernière corde, mon crâne n'est plus qu'une symphonie. Le *boum-boum-boum* de mon cœur ricoche contre mes entrailles émaciées. Dans mes gants, je ne sens absolument plus mes doigts. Ma peau a chaud puis froid et ma poitrine se soulève comme si elle allait se fendre en deux. Le sol est-il en bas ou en haut ? Tout tourne autour de moi. Mes pieds marchent contre le ciel. Tout est blanc. Un blanc étincelant. La couleur de notre uniforme national

le jour de la rentrée des classes. Blanc comme les gants immaculés que les brigadiers de l'école portaient pour le défilé annuel des patriotes – des gants hautement symboliques qui prouvaient au monde qu'on était un élève exemplaire – chose que je rêvais d'être.

Le blanc, c'était le propre, comme cette neige que je n'avais vue que dans les films.

Le blanc, c'était la tranquillité, l'appartenance, le calme.

Le blanc, c'était l'ordre. La bonté.

Mais désormais au creux du blanc, j'entends un cri.

Les silhouettes enneigées des membres de mon équipe se floutent par intermittence. Ils sont quelque part devant moi, dans cette tempête de neige. Le vent me fait perdre l'équilibre ; il est presque trop fort pour pouvoir rester debout. J'essaie de me coller contre la paroi.

C'est de la folie. C'est de la putain de folie. Gravir une montagne – gravir *cette* montagne –, ça n'a aucun sens.

1, 2, 3...

Je chancelle au bord de la corniche. Aveuglée par la neige, je clipse sur la corde finale, atteins le bout de la corniche, puis tombe à quatre pattes et avance en tâtonnant vers l'endroit où je prie intérieurement pour que les tentes soient installées. Trouver ma tente, c'est mon seul but. Je bloque toute autre pensée, tout autre bruit. Je ne compte plus. Je ne suis plus qu'un corps qui se meut dans l'espace. Pour une fois que faire un black-out est utile.

— Entrez dans n'importe quelle tente vide ! hurle quelqu'un tandis que les sherpas de l'équipe passent en courant à côté de nous. Descendre au camp II, trop dangereux !

J'aperçois enfin une nuée de formes. Je cherche à tâtons la double fermeture Éclair de la première tente, la fais glisser puis écarte du doigt le rabat gelé et me roule à l'intérieur. Je m'empresse d'ôter mes chaussures pour que les crampons ne déchirent pas la toile de la tente et pose mon sac à dos à côté de moi. Ma bouteille d'oxygène dépasse. Mes dents claquent tandis que le sang recommence à circuler dans mes membres. Je suis incapable d'arrêter de trembler. Les vents sont féroces, ils frappent les parois en Nylon. Mon cœur est en surrégime. Je veux crier à l'aide, mais personne ne m'entendra.

Je ne vais pas y arriver.

J'ai besoin que quelqu'un m'aide, n'importe qui.

Des larmes et de la morve me coulent le long des joues.

Je me recroqueville sur mon flanc. Je n'irai pas plus loin. C'est la fin. Pour qui je me prenais en pensant que je pouvais gravir l'Everest ? Les larmes se transforment en énormes sanglots qui me soulèvent l'estomac. Je n'ai pas pleuré comme ça depuis le premier jour au camp de base, quand je me suis retrouvée seule et dépassée dans ma tente.

J'ai rédigé un testament avant de quitter San Francisco – une formalité recommandée par mes amis alpinistes. Bien trop dispersée pour faire quoi que ce soit d'officiel, je me suis contentée d'un testament olographe. J'ai légué mon appartement

à mon association, ai écrit quelques lignes pour expliquer comment il fallait continuer à s'en servir pour la bonne cause. Mais sur le coup, le testament ne m'a pas semblé vraiment concret. Tout au plus une simple mesure de précaution un peu bâclée qu'une adulte responsable était censée prendre. Désormais, les mots « dernières volontés » résonnent dans mon cerveau.

Quel sera mon héritage ?

Certains soirs à San Francisco, j'ai prié pour que la faille de San Andreas s'ouvre en deux et m'avale tout entière. Pour que mon cœur s'arrête discrètement de battre pendant mon sommeil. Certains matins, je me suis réveillée avec des bleus mystérieux partout sur le corps. Ou à l'hôpital sans la moindre idée de comment j'avais atterri là. J'ai gaspillé tellement de jours à reconstituer les événements de mes black-out comme une scientifique de la criminelle. Les amis et les membres de ma famille qui m'ont suppliée de ne pas gravir l'Everest, parce qu'ils avaient peur que ça me tue, n'avaient pas compris que je me tuais toute seule depuis des années.

J'entoure mon corps avec mes bras et me serre aussi fort que possible.

Ce n'est pas suffisant, ça n'a jamais été suffisant.

J'attrape la bouteille d'oxygène couleur canari et la plaque contre ma poitrine. Je prétends qu'elle me tient dans ses bras et m'y accroche comme à une bouée de sauvetage. Ce qu'il me faut pour continuer à respirer à cette seconde, ce n'est pas de l'oxygène, c'est un contact humain. *J'ai besoin que quelqu'un me prenne dans ses bras. J'ai besoin*

d'une étreinte qui n'attend rien en retour. Une étreinte pure et protectrice.

L'étreinte d'une mère.

L'Everest a de nombreux noms, mais tous signifient « mère ». Sagarmatha – la mère du ciel ; Chomolungma – la Mère du monde. Pour une raison inexplicable, cette montagne ne me fait pas peur. Je respecte son pouvoir, son immensité brute, sa taille ne me terrifie pas, elle me rassure, me donne la sensation d'être protégée. Il y a quelque chose de nourricier et d'apaisant dans ces roches millénaires, dans la beauté et la brutalité immuables de l'Everest. J'ai fini par la considérer comme le guide spirituel que je n'avais jamais eu. Et j'espère qu'en retour elle me regarde avec l'œil avisé et compatissant d'une mère.

Quel fantasme ridicule.

Quelle arrogance et quelle naïveté de croire qu'une montagne peut me sauver de moi-même. De croire que sa formation tentaculaire de roches et de glace va ouvrir ses prétendus bras pour me protéger. Qu'elle en aura quelque chose à foutre que je vive ou que je meurs. Elle en a tué tellement. Les gens gravissent l'Everest pour de nombreuses raisons – ils cherchent la paix, l'aventure, l'honneur, la gloire, la transcendance. Mais en bonne mère qu'elle est, elle ne nous donne que ce dont nous avons besoin, et pas ce que nous voulons.

Peut-être que l'Everest est vraiment ma pulsion de mort glorifiée au fond. Peut-être que ce après quoi je cours, c'est une façon d'atteindre des sommets. Littéralement.

Comment ai-je pu croire que Chomolungma allait me sauver ?

Après tout, ce ne sera pas la première mère à me décevoir.

*Borrón y cuenta nueva*¹

Deux « toc toc » brefs et la porte d'entrée s'ouvrait en grinçant. Puis, le sifflement dansant de J qui remontait jusqu'à la cuisine où j'étais assise avec Mamita tandis qu'elle préparait le *café pasado* et pressait un *maracuyá* pour le *jugó* du matin.

— *Hola, pasa a la cocina J*, criait-elle. *Estoy haciendo un cafecito*².

— *Buenos días*, répondait J en entrant dans la pièce d'un pas tranquille avant d'aller l'embrasser.

— *¡Hola J!* disais-je gaiement à mon tour en embrassant la joue qu'il me tendait, une joue qui avait l'odeur entêtante et épicée de son after-shave.

Avec sa silhouette mince, sa moustache de camionneur, ses épais cheveux noirs et sa peau acajou, J avait l'air bien plus jeune que mon grognon de père et ses tempes poivre et sel. Son pas

1. Faire table rase du passé. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

2. Bonjour J, viens dans la cuisine. Je prépare un petit café.

jovial et son sifflement égayaient tous les recoins sombres de la maison. Les épaules de Mamita se décontractaient dès qu'il entra chez nous.

— *Jala el banquito*, lui ordonnait-elle. Attrape un tabouret.

Ça me faisait toujours rigoler. Notre table de cuisine avait été conçue pour des gens de petite taille. Une minuscule table en bois rustique avec des tabourets pensés plus pour des enfants que pour des adultes – mais qui convenaient à tous les membres de notre famille : je glissais mes jambes dessous sans problème, mon petit frère Miguel n'avait que trois ans, et avant qu'on engage une femme de ménage, Mamita ne s'asseyait pour ainsi dire jamais. Elle virevoltait dans tous les sens pour s'assurer que les plats soient suffisamment chauds et assaisonnés au goût de mon père. Quant à mon père justement, Segundo, il mesurait un mètre soixante-cinq à tout casser. Mais voir J et son mètre soixante-quinze assis à cette table avec les genoux qui lui touchaient le menton, en train de siroter son café dans une tasse en porcelaine, avait quelque chose de franchement comique.

Mon père n'autorisait pas souvent les visites, alors ma mère se délectait de ces moments passés avec J. Une fois qu'il était installé, elle posait deux *pan francés* sur la table – des viennoiseries à la française recouvertes de beurre, de jambon et de fromage. Pour J, avant qu'il se mette au travail. Elle versait un filet minuscule d'essence de café, de *café pasado*, dans ma tasse, et une dose pour adulte dans celle de J, avant d'y ajouter de l'eau bouillante qu'elle gardait dans une Thermos. Puis elle s'installait face à lui, prête à discuter des ragots

du jour, et ils se lançaient dans leurs bavardages de grands, en me laissant à mon café et à mon *pan*. J'attrapais la bouteille de lait concentré sur la table et en versais un nuage dans ma tasse. Mamita avait promis que j'aurais droit à une tasse entière de café l'année suivante, une fois que j'aurais six ans.

— ¿*Azúcar?* demandais-je à J en lui tendant le pot de petits morceaux de sucre qui me faisaient si envie.

— *No, no. Gracias*, répondait-il en m'ébouriffant les cheveux. *No quiero engordar*¹.

J'étais convaincu que le sucre allait le faire grossir.

Cela faisait beaucoup rire Mamita. Voilà comment je passais mes jeudis matin. Heureuse, à regarder J et Mama siroter leur café en bavardant – lui qui mangeait et elle qui le harcelait pour qu'il se resserve. Je profitais du soleil qui perçait à travers les fenêtres donnant sur la cour intérieure adjacente à la cuisine, avec cette sensation que je ne ressentais pas les autres jours de la semaine. Je remarquais de nouvelles choses. Des petites choses. La façon dont les yeux noisette de ma mère brillaient un peu plus ou le rose légèrement plus prononcé de ses joues. La tiédeur du soleil sur ma main, le goût doux-amer du *maracuyá* et le craquement granuleux de ses pépins entre mes dents de lait. Je pouvais sentir tous ces détails se faufiler jusqu'à mon cerveau – pour y imprimer leur couleur, leur lumière et leur joie.

J s'occupait du ménage à la maison depuis que j'étais toute petite. Un cousin de mon père, éloigné mais fiable, le lui avait présenté en lui affirmant

1. Non merci. Je ne veux pas grossir.

que c'était une personne en qui on pouvait avoir confiance. Dans les années 1970, Lima était encore très hiérarchisée et plaçait les *mestizos*, les Péruviens à la peau claire de sang principalement espagnol, bien au-dessus des *indigenas*, les Andins à la peau mate. Des lignes bien définies séparaient les classes ouvrières, moyennes et supérieures. Et votre couleur de peau déterminait votre classe. Mon père avait beau venir des montagnes, sa peau claire et son éducation lui avaient permis d'intégrer facilement la société de Lima, mais Mama, elle, était toujours restée à la périphérie, plus à l'aise avec les prolétaires qu'avec les bourgeois. Les habitants de Lima qui pouvaient se permettre d'employer des aides ménagères ne prenaient en général pas leur *cafecito* avec eux. Mais Mamita traitait tout le monde de la même façon et exigeait de moi que j'en fasse autant.

— La sécurité financière est aussi fragile qu'un cheveu, répétait-elle à longueur de journée.

La pauvreté de sa jeunesse la hantait comme un fantôme – un souvenir persistant dont elle n'a jamais pu se défaire. Pour elle, J était son égal. Ils faisaient tous les deux ce qu'ils avaient à faire pour s'élever au-dessus de leur condition. Jeune, travailleur et bien plus proche d'elle en âge que ne l'était mon père, elle considérait J comme une sorte de bûcheron fort et tendre qu'elle aurait aimé que mon père soit.

Qu'elle avait probablement cru qu'il était, au début.

*

Aux yeux des gens de Santa Cruz de Chuca, son village natal perdu au milieu des Andes (ou *La Sierra* comme nous le surnommions), mon père avait plus que réussi sa vie. D'abord, parce qu'il était parvenu à quitter ses montagnes pour s'installer dans la capitale, qu'il avait suivi des études, ouvert son propre cabinet de comptabilité et construit une maison à Santiago de Surco, un quartier animé de classe moyenne (qui aspirait à en devenir un de classe supérieure). Mais également parce que, après être devenu *un homme important*, motivé par la réussite financière et le statut social, il avait aidé plusieurs jeunes de La Sierra – un endroit où l'argent et les occasions étaient rares. Il avait fait venir de nombreux garçons à Lima et s'était servi de ses connexions pour leur trouver du travail. Il savait ce que cela signifiait d'être traité comme un citoyen de seconde zone. Bon sang, c'était même écrit dans son nom. *Segundo*. Deuxième. Au début, mon père était méfiant à l'idée de laisser un autre homme pénétrer dans sa maison. Accepter de lui céder une partie de son territoire, c'était énorme pour lui. Mais comme Mamita, il avait dû se reconnaître en J parce que, avec le temps, il avait fini par le considérer comme un membre à part entière de notre famille.

Je n'ai pas la moindre idée d'où elle se trouve, mais il existe une photo de moi toute petite, tenant la main de mon père tout en courant après un ballon en plastique rouge. En arrière-plan, J nous observe, un grand sourire aux lèvres.

J venait faire le ménage une fois par semaine et ça lui prenait toute la journée. Notre maison, une bâtisse moderne à deux étages dessinée par

un architecte renommé de Lima, était le bien le plus précieux de mon père, et il exigeait qu'elle soit impeccable. Il y avait d'immenses baies vitrées qui montaient jusqu'au plafond et laissaient entrer des flots d'une lumière blanche aveuglante que le parquet en cerisier avalait aussitôt.

J commençait toujours par là.

Je restais plantée dans l'allée et le regardais, émerveillée, en équilibre sur une grande échelle en métal posée contre la façade de la maison, gravissant les échelons un à un, pour lustrer l'extérieur des fenêtres avec de vieux journaux froissés imbibés de vinaigre. L'encre humide lui tachait les mains pour le reste de la journée. Ensuite, les sols. Il vernissait le parquet, les escaliers et la longue rampe avec de la *cera roja*, une cire de carnauba épaisse et âcre qui sentait l'essence. Elle avait une couleur sang de bœuf et ressemblait à de la gelée dure, épaisse et visqueuse, un peu comme la colle dont je me servais pour mes dessins. Mais dès que J commençait à l'étaler sur le parquet, la cire se liquéfiait et disparaissait dans le bois. Les jours suivants, mes chaussettes glissaient sur le sol et mes chaussures émettaient un couinement de plastique propre à chaque pas. Mais ce dont je me souviens le plus, c'est de l'odeur. Âpre, pesante et alcoolisée, elle pénétrait chaque fibre de mes narines et de mes vêtements.

— Au travail ! criait J une fois son petit déjeuner avalé, tout en me soulevant de mon tabouret pour m'installer sur ses épaules en un seul mouvement fluide. De là-haut, je voyais le dessus du réfrigérateur et je pouvais presque toucher le plafond. Je riais, joyeuse. Et presque aussi vite, il me reposait

par terre et se penchait pour débarrasser sa tasse et son assiette.

— *Dejalo no más*, disait ma mère en lui faisant signe de s'en aller de la main. Laisse. Silvita, fais un câlin à J et ensuite tu restes en dehors de ses pattes, compris ? Il a beaucoup à faire !

Mais J s'éloignait déjà en sifflotant pour rejoindre le placard de l'entrée où il enlevait son pantalon en toile et sa chemise à manches longues avant d'enfiler un vieux pantalon de travail et un tee-shirt. Toutes les semaines, une fois sa journée finie, il prenait une douche au deuxième étage dans l'*azotea*, là où on lavait le linge, renfilait son pantalon et sa chemise, et roulait ses affaires sales en boule. Puis il partait dans le soleil couchant, ses cheveux épais et noirs coiffés à la perfection.

*

L'année suivante, alors que les assassinats du Sentier lumineux commençaient dans les montagnes près de Cusco, je suis entrée en classe de CP à María Reina, l'école catholique marianiste située de l'autre côté de la ville. C'était un long trajet en voiture, mais mon père était leur comptable et il avait eu une ristourne sur les frais de scolarité. L'éducation était ce qu'il y avait de plus important à ses yeux. Et pour une éducation prestigieuse à un prix abordable, il était disposé à faire de la route – même pour sa fille. J'allais donc avoir besoin d'un *uniforme único*. Héritage de différents régimes militaires successifs, le Pérou avait promulgué dans les années 1970 une loi obligeant le port d'un uniforme scolaire national pour tenter

de contrebalancer un système de classes profondément ancré. En habillant tous les élèves de la même façon, ils s'étaient dit que les petits Péruviens deviendraient tous frères et sœurs, effaçant ainsi les différences sociales, raciales et économiques qui rongeaient le pays. Il n'y aurait plus aucune raison de discriminer qui que ce soit. L'uniforme serait porté de l'école primaire au lycée.

Au rayon prêt-à-porter d'un grand magasin, deux uniformes coûtaient environ 300 *soles*. Quelques jours avant la rentrée, ma mère m'a donc traînée au Mercado Central, après avoir fourré quelques billets pris à mon père dans son sac à main. Là-bas, on trouvait les tissus pour confectionner le même uniforme à un quart du prix.

— *¡Agarrate fuerte de mi!* Accroche-toi bien à moi ! m'a-t-elle prévenue en serrant ma main dans la sienne et son sac à main dans l'autre.

Toujours à l'affût des pickpockets et des voleurs de sacs qui peuplaient le Mercado, Mama était une experte pour déambuler dans l'effervescence du centre-ville. Autour du marché, les tricycles, les marchands ambulants et les bus se croisaient dans des nuages de fumée tandis que les piétons se pressaient n'importe comment entre les voitures.

— *¡Caserita! ¡Caserita!* braillaient les vendeurs pour attirer leurs clientes. Dans la discipline sportive qu'était le shopping, faire les yeux doux et baratiner étaient deux épreuves obligatoires.

— *Caserita preciosa. ¿Ay mi reina, que te puedo servir?* Ma belle cliente, ô ma reine, que puis-je faire pour vous ?

Je me suis redressée un peu. Je savais que ma mère était très belle, mais les entendre

l'alpaguer, chercher à attirer son attention, même si ce n'était que pour lui vendre quelque chose, m'a rendue fière. Elle s'en servait à son avantage. Ça aussi, ça faisait partie de l'art de faire les courses.

Mama s'est arrêtée dans une échoppe et a posé plusieurs pièces de tissu, de quoi confectionner deux jupes et deux chemises, sur le comptoir. Alors que le vendeur était en train de calculer la somme totale, elle a ajouté deux autres pièces – plus grandes que les premières.

— Combien ? a-t-elle demandé au vendeur.

— Deux cents *soles*.

— *¿Que cosa? ¿Carisimo!* Pas question. *Vamonos*. Allons-nous-en, Silvita.

Elle m'a pris la main et m'a entraînée vers la sortie. Je l'ai suivie d'un air fier.

— Attendez, attendez ! a crié le vendeur. Cent cinquante.

— Vous m'avez prise pour une millionnaire ? a grogné Mama.

Nous nous sommes remises en marche.

— *¡Ay!* Cent vingt-cinq.

Elle s'est arrêtée, a jeté un œil par-dessus son épaule, toujours prête à déguerpir.

— Cent et pas un centime de plus. Je suis sûre qu'il adorerait m'avoir comme cliente, a-t-elle ajouté en pointant du doigt un stand identique de l'autre côté de l'allée.

— D'accord, d'accord, calmez-vous. Revenez.

Son départ n'était qu'une mise en scène. Un passage obligé de la danse de la négociation. Il n'y

1. Quoi ? C'est trop cher !

avait que les abrutis qui payaient le premier prix demandé. Même moi je le savais. Il fallait faire mine de s'en aller pour obtenir ce qu'on voulait.

— Mettez les tissus plus grands dans un autre sac, *por favor*, a dit Mama en les séparant sur le comptoir avant de les plier soigneusement de ses doigts délicats.

Elle a payé et remercié le vendeur, puis nous sommes reparties à travers les rues bondées, les deux gros paquets coincés sous le bras de Mama et ma petite main dans la sienne.

— Mais Mama pourquoi ? Pourquoi deux paquets ? Pour qui ?

— Chut, chut, *hijita*¹.

Elle a fait claquer sa langue.

— Fais bien attention maintenant. Tu dois apprendre à faire attention quand tu es en ville. Tu as la vie bien trop facile.

Mama avait grandi à La Victoria, une zone industrielle aux abords du vieux Lima. Rien à voir avec les rues entretenues de notre quartier. À Lima, chaque industrie avait son quartier : les cordonniers, les marchands de tissus, de pierres ou de tuiles. La Victoria, c'était celui de l'industrie automobile. On le surnommait le « centre de recyclage ». Si vous vouliez retrouver un objet volé, vous alliez à La Victoria. Mais une fois là-bas, il fallait être très prudent. On ne pouvait faire confiance qu'aux membres de sa famille. Et encore, eux aussi avaient la loyauté fluctuante.

1. *Hija* veut dire fille en espagnol (dans le sens filial du terme). *Hijita* (petite fille) est donc un terme affectueux qu'emploie un parent pour appeler son enfant.

Nous avons traversé l'avenue principale en zig-zaguant au milieu des voitures et des klaxons, puis avons rejoint en courant le carrefour de la Calle Capón. J'ai souri. Je connaissais cet endroit. Mama nous emmenait dans ma boulangerie chinoise préférée. Juste à côté du Mercado, l'énorme quartier chinois de Lima était rempli de *chifas*, ces restaurants hybrides qui mélangeaient cuisines cantonaise et péruvienne.

— Pas besoin de dire à ton père que nous sommes allées en ville, a dit Mama en me tendant un beignet au porc, mon préféré.

Je me suis demandé si nous devions apporter un en-cas à mon père. Son bureau était juste au bout de la rue. Mais il n'aimait pas qu'on passe à l'improviste. Il n'aimait pas qu'on passe tout court à vrai dire. Et j'avais appris à arrêter de demander.

— Mmmmm, mmmmm, ai-je bafouillé la bouche pleine.

*

Mon père me déposait à l'école tous les matins en allant au bureau. Nous remontions toute l'Avenida Angamos. À cette heure-là, les embouteillages étaient minimales – quelques *colectivos*, ces mini-bus qui arpentaient la ville, et quelques hommes qui s'agitaient au feu rouge pour vendre le journal du matin aux automobilistes. L'après-midi, il venait me chercher et rentrait à la maison pour l'*almuerzo* – un long déjeuner tardif – avant de retourner au bureau pour travailler jusque tard dans la soirée. Certains soirs, il ne rentrait même

pas dîner. Mama faisait alors les cent pas dans la cuisine. Les autres soirs, elle s'occupait de Miguel.

Ma mère était une femme coup de vent, je n'arrivais jamais à l'attraper. Elle allait et venait en permanence, sortait faire des courses interminables, courait à gauche, à droite. Parfois, elle nous laissait à la maison avec J plutôt que de nous emmener en voiture.

Quand je repense à cette époque, la majeure partie de mes souvenirs sont flous, un mélange brumeux de mouvement, de lumière et de bruit.

Un après-midi, elle m'a installée au bureau de la chambre d'amis, avec un calepin et des crayons.

— *¿Mamita, puedo ir contigo hoy¹?*

J'avais désespérément envie de l'accompagner.

— Non, a-t-elle répondu en m'attrapant la tête pour la tourner vers le papier et les pastels. Pas aujourd'hui *hijita*. Tu restes ici avec J. Tu pourras venir une autre fois.

— Mamita, ai-je plaidé.

— *Ya vengo².*

Elle m'a embrassée sur la joue et a disparu avant que j'aie le temps de protester davantage.

— *Un ratito*, a-t-elle crié alors qu'elle avait déjà descendu la moitié des escaliers.

Un ratito. Elle sortait toujours « juste un petit moment ». Juste « une seconde. Une minuscule seconde ». Tout était raccourci. Juste un petit bout de gâteau. Juste une infime goutte de pisco. Comment quelque chose d'aussi minuscule aurait pu blesser qui que ce soit ?

1. Ma petite maman, je peux venir avec toi aujourd'hui ?

2. Je reviens tout de suite.

Je ne me rappelle pas depuis combien de temps elle était partie quand j'ai entendu le sifflement de J remonter le couloir.

— Silvita ? a-t-il appelé de sa voix grave de baryton. Ah, te voilà !

Il est entré et a refermé la porte derrière lui. Il a porté son index à ses lèvres. *Chuut*, a-t-il murmuré, avec une étincelle dans les yeux comme s'il s'agissait d'un jeu. *Chuuut*. J'ai ri en faisant oui de la tête. Quel était ce jeu où l'on ne devait pas parler ? Le jeu du silence ? Celui-là, je le connaissais. Peut-être un cache-cache.

— Viens ici.

Un murmure rauque et étouffé.

— Qu'est-ce qu'il y a ? ai-je demandé.

— *Sientate*¹.

Il a tapoté le lit. J'ai lâché mon crayon et suis allée m'asseoir à côté de lui.

Il a posé sa main sur ma jambe par-dessus la jupe de mon uniforme. Sa paume a avalé ma cuisse tout entière et ses doigts sont venus effleurer mon genou. Il avait la main froide et calleuse, à cause du ménage. Le contact contre ma peau tiède, ça m'a fait trembler.

Il a plongé ses yeux dans les miens puis s'est penché vers moi et a frôlé ma joue avec ses lèvres. J'ai senti les poils rêches de sa moustache et ai ravalé un fou rire, faisant de mon mieux pour rester silencieuse. Pour respecter les règles du jeu. Puis il a fait quelque chose qu'il n'avait jamais fait avant. Il a glissé sa bouche jusqu'à la mienne. Ses

1. Assieds-toi.

lèvres gercées et sèches ont écorché la chair douce des miennes. Je me suis figée. Il a scruté mon visage, comme pour y chercher quelque chose. J'avais déjà vu mes parents s'embrasser. J'avais embrassé ma tante. Mais son baiser à lui était différent. J'ai continué à jouer à son jeu. Avec une lenteur extrême, il a relevé ma jupe grise jusqu'en haut de ma cuisse. Il m'a fait signe de m'allonger et de poser ma tête sur l'oreiller. Fini les rires, fini les bruits. Il ne murmurait plus, il se contentait de presser son index contre ses lèvres pour bien me faire comprendre que l'on jouait toujours. Au bout d'un moment – trois minutes, cinq, une heure, une éternité, je ne sais pas –, il a rabaissé ma jupe et, sans jamais me quitter des yeux, a replacé une boucle échappée de ma queue-de-cheval.

Il y avait une goutte visqueuse et blanche collée à ma jambe, et quand j'ai tendu la main pour la toucher, J s'est empressé de l'essuyer avec l'intérieur de son tee-shirt.

— *No digas nada*, a-t-il murmuré en se penchant si près de moi que la vapeur chaude de son haleine m'a mouillé l'oreille. *Tus papas saben lo que estoy haciendo y están de acuerdo*. Pas besoin de parler de tout ça. Tes parents savent ce que je fais et ils sont d'accord. Ils m'ont demandé de le faire.

Avec J, j'étais toujours partante pour jouer. Il m'avait déjà embrassée, sur la joue, m'avait déjà fait des caresses, avait déjà joué avec moi, m'avait déjà lancée dans les airs et tout le monde avait ri. Mama, lui et moi. Les rires, ça signifiait bien que c'était un jeu. Et désormais, il se contentait de suivre les ordres qu'on lui avait donnés. D'obéir à mes parents, à mon père, comme je l'avais toujours

fait moi. Je ne comprenais pas pourquoi ils lui demandaient de faire ça, mais je n'ai pas posé de questions.

— *En conversaci3n de adultos se callan los menores*, disait toujours mon père. Dans les conversations d'adultes, les enfants se taisent.

Après ça, J n'a plus jamais eu à murmurer son *chuuut*. Tout ce qu'il avait à faire, c'était poser son doigt sur ses lèvres et j'entendais le son résonner dans ma tête, comme un serpent qui me faisait taire et qui étouffait la moindre de mes pensées, la moindre envie de parler ou de questionner. Même sa façon de me faire taire était silencieuse.

C'est comme ça que ça a commencé.

Un long jeu étrange et silencieux dont je n'ai jamais compris les règles. La seule chose que je savais avec certitude, c'était que le bruit de la porte du garage qui s'ouvrait signifiait : fin de partie. La maison a commencé à se retourner contre moi. Ses recoins me semblaient plus sombres. Quand mes parents se disputaient, j'avais l'impression qu'on me plantait des aiguilles paralysantes dans le bout des doigts. Je détestais les cris, les colères violentes, les vases qui se brisaient, le bruit des os qui craquaient. Mais j'ai appris qu'il existait quelque chose de pire encore.

Un sifflement qui approche.

Le jeu du silence.

L'étranglement étouffé d'une petite fille qu'on oblige à se taire en posant une main sur sa bouche.

Tous les soirs, avant d'aller me coucher, je m'agenouillais face à la table de nuit qui se trouvait entre le lit de Miguel et le mien pour prier Ángelito de la Guarda.

*Ángelito de la Guarda,
dulce compañía,
no me desampares
ni de noche ni de día.*

No me dejes solo que me perdería.

Je lui demandais de protéger Padre, Mamita, Miguel et J. Je priais pour qu'on ne me prenne pas durant la nuit.

Par pitié, ne me laisse pas seule, ni la nuit ni le jour. Ne me laisse pas seule, je me perdrais.

*

Nous étions en 1983 et j'étais en CE2. *El Sendero Luminoso* – le Sentier lumineux – était descendu des montagnes d'Ayacucho et avait commencé à infiltrer Lima. On ne parlait que de ça à la télé. Des pylônes électriques qui explosaient. Des pannes d'électricité généralisées. Des kidnappings. Des voitures piégées. Mouvement terroriste reposant sur les principes du Grand Timonier Mao, le Sentier lumineux avait été fondé par un professeur de philosophie des Andes centrales, près de Cusco. Ce dernier était convaincu qu'en reprenant les terres et le pouvoir des mains des bourgeois pour les rendre au prolétariat, le Pérou deviendrait une nation plus équitable. Leurs méthodes étaient inflexibles et sanglantes.

C'était une époque de frappes chirurgicales et de crises violentes. Le danger était bien lumineux, dans les rues comme au sein de mon foyer.

Un après-midi, j'attendais Mamita pour aller rendre visite à sa sœur, Tía Irene. L'horloge de la cuisine marquait 15 h 30, non, non 18 h 15 – je

confondais encore la petite et la grande aiguille. Mon estomac criait famine, mais je n'osais pas appeler ma mère à l'étage. Pour Mamita, le temps était un concept sans pertinence de toute façon. Une simple suggestion plutôt qu'une notion fixe. J'avais appris à l'attendre patiemment.

— ¡Segundo no, no, no!

Un cri m'a tirée de la torpeur dans laquelle la faim m'avait plongée.

— ¿Que haces? Noooooo!

Mama!

Notre escalier allait de la porte d'entrée jusqu'au premier étage. Prudente, je suis montée sur la pointe des pieds jusqu'à la moitié des marches et ai regardé à travers les barreaux de la rambarde. À l'étage, ma mère était agenouillée par terre tandis que mon père la rouait de coups. Il lui frappait le dos, la tête, les bras, tout ce à quoi il avait accès.

— Espèce de salope ! a-t-il aboyé.

J'ai gravi deux marches de plus. Ma mère s'était figée, le corps entièrement contracté et les doigts rentrés à l'intérieur de ses mains. Comme une tortue qui se serait réfugiée dans sa coquille.

— Non ! ai-je crié en fonçant vers eux.

Mais mes pieds en chaussettes ont glissé et je suis tombée violemment à quatre pattes. J'ai escaladé les dernières marches en rampant.

— ¡No a mi Mami! Pas ma mère !

Il m'a regardée d'un air furieux, en fronçant ses sourcils broussailleux. Désespérée, je me suis lancée entre eux deux. *Peut-être qu'il écouterait comme ça. Peut-être qu'il s'arrêterait...* Son poing a percuté

1. Qu'est-ce que tu fais ? Noooooon.

mon nez et j'ai entendu le craquement bien avant de sentir cette chaleur sombre m'envahir le visage. Je me suis effondrée par terre et me suis recroquevillée en boule à côté de ma mère. Mon nez saignait à profusion, le rouge vif du sang contrastait avec la couleur cognac du parquet.

— Espèce d'imbécile !

Mama avait profité de l'état de choc momentané de mon père pour se relever.

— Regarde ce que tu as fait. *Le has roto la nariz a tu hija*. Tu as cassé le nez de ta propre fille.

— *Mi hijita, ay, mi hijita*. Mets la tête en arrière.

Mama a couru dans la salle de bains verte et en est ressortie les mains pleines de boules de coton. Elle en a déchiré une en deux, l'a roulée entre ses doigts puis l'a glissée à l'intérieur de ma narine gauche avant de me tirer jusqu'au canapé pour me bercer dans ses bras, ma tête dans le creux de son coude.

Mais les saignements ne s'arrêtaient pas. Je me suis mise à pleurer.

— *Vamos al doctor*, a dit Mama en se levant brusquement.

Et, sans adresser la parole à mon père, elle m'a portée jusqu'en bas, a quitté la maison et m'a installée sur le siège avant de la voiture.

— Garde la tête bien en arrière.

— Maman, est-ce que je vais mourir ?

— Non, *hijita*. Ça va aller.

Je me suis penchée contre l'appuie-tête et me suis pincé le nez, en faisant attention de ne pas tacher les sièges beiges de la voiture de mon père.

En arrivant aux urgences, nous sommes allées directement à l'accueil.

— Ma fille est tombée d'un tabouret la tête la première, a calmement expliqué Mama. Je lui ai mis du coton, mais elle saigne toujours. Elle a probablement quelque chose de cassé.

Contrariée que les infirmières puissent penser que c'était ma faute et ne comprenant pas comment Mama pouvait avoir oublié un événement qui venait tout juste d'avoir lieu, j'ai tiré sur sa veste.

— Mais Mama, je ne suis pas tombée...

Elle m'a regardée avec des yeux humides et m'a caressé les cheveux. J'ai senti le goût métallique du sang dans ma bouche, les petits caillots au fond de ma gorge.

— Chut, chut, *hijita*, a-t-elle dit. Chut. *No digas nada. Quédate callada.* Chut. Ne dis rien. Tais-toi.

J'ai ravalé mes mots.

— *¡Quieres unas salchipapas!*¹? m'a-t-elle demandé quand nous avons quitté l'hôpital.

— Oui ! ai-je crié en oubliant déjà la douleur à l'idée de me gaver de frites et de saucisses baignant dans la mayonnaise et le ketchup.

— Mais Mama, *una preguntita*². Et le sang sur le parquet ?

— Ne t'inquiète pas *hijita*, J le nettoiera demain.

Il y avait tellement de choses dont je ne devais pas parler.

Et plus je me taisais, plus les bombes des montagnes faisaient du bruit.

Le Sentier lumineux gagnait du terrain sur la ville, incendiait des bus et faisait exploser des bombes dans des quartiers résidentiels.

1. Tu veux des saucisses-frites ?

2. Une petite question

Le chaos qui grandissait dehors semblait rattraper celui de mon foyer.

*

Tía Emerita priait toujours pour le poulet avant de lui trancher la gorge. Ce jour-là, puisque c'était mon anniversaire, mon travail à moi consistait à lui tenir fermement les ailes. Tía avait installé un seau en plastique sous l'escalier, dans la réserve à côté de la cuisine.

— Silvita, viens voir ! a-t-elle crié de sa voix aiguë.

— *¿Mama por qué tengo que harcerlo?* ai-je gémi. Pourquoi est-ce que suis obligée de le faire ?

— *¡Cállate y no te quejes!* s'est-elle emportée. Ne manque pas de respect à ta tante. Elle vient de très loin pour nous voir.

S'il y avait une chose que ma mère ne tolérait pas, c'était le snobisme. Particulièrement envers ma tante qui m'avait apporté un poulet qu'elle avait élevé elle-même et transporté sur ses genoux depuis Puente Piedra, son quartier aux abords de Lima où de nombreuses familles vivaient dans des huttes à flanc de colline, sans eau, ni gaz, ni électricité. Pour venir jusque chez nous, ma tante avait pris le *covida*, un bus à l'ancienne à la destination approximative et aux horaires changeants qui s'arrêtait au hasard des coins de rue, si souvent que le trajet de 40 kilomètres qui séparait nos deux maisons lui prenait deux bonnes heures. Pour transporter le poulet, elle emballait

1. Tais-toi et arrête de te plaindre !

son corps dans plusieurs sacs plastique qu'elle nouait les uns aux autres pour créer une sorte de sacoche – un petit sac à main en poulet – avant de glisser le tout dans un sac de jute. Durant le trajet, elle sortait la sacoche pour laisser respirer l'animal et la posait sur le siège à côté d'elle, ou sur ses genoux si le bus était plein. Une fois arrivée, elle la remettait dans le sac de jute et débarquait chez nous avec le sac sur l'épaule et un immense sourire aux lèvres.

Tía Emerita était la cousine germaine de mon père et la marraine de Miguel. Elle avait quitté Santa Cruz de Chuca à la fin de l'école primaire pour venir s'installer à Lima, chez mon père. Elle y était restée jusqu'à ce qu'elle tombe amoureuse et donne naissance à mon cousin Felipe. Sa famille vivait dans une modeste maison en briques. Tía vendait des poulets, des cochons, des lapins et des dindes dans une petite boutique adjacente. Dans la Sierra, dont elle était originaire, la coutume voulait que l'on apporte quelque chose que l'on avait soi-même élevé ou fait pousser comme cadeau d'anniversaire. *Papas, pollo, humitas, choclo*¹. Apporter le fruit de son labeur, comme un poulet à égorger, avait plus de signification que n'importe quelle poupée, bonbon ou jouet. Il n'empêche que je ne voulais rien avoir à faire avec aucun poulet. J'étais une gamine de la ville, une *Limeña*, et j'avais l'habitude de manger ma viande déjà morte et plumée.

— *Hija*, a dit ma mère, la voix radoucie, en s'agenouillant à ma hauteur. C'est le cadeau de ta *tía*. Il est plein d'amour.

1. Pommes de terre, poulet, tamales, épis de maïs

J'entendais l'oiseau brailler dans la réserve. Une énorme marmite en métal remplie d'eau bouillonnait sur le feu.

Je savais parfaitement que c'était peine perdue.

Je fêtais mes sept ans, j'étais donc pratiquement une femme. Je suppose que tout ça était logique au fond. Il se passait tellement de choses que je ne comprenais pas de toute façon ces derniers temps. J'étais bien capable de tuer un poulet après tout, non ?

J'ai avancé lentement vers mon destin.

Miguel et notre cousin Felipe, qui avait six ans de plus que moi, entouraient Emerita en se marchant dessus pour essayer d'apercevoir la volaille. Ma tante a plongé la main au fond du sac et en a sorti une boule de plumes blanches et orange comme le feu. Ça empestait les croquettes pour animaux et la poussière. Elle a défait les sacs plastique un à un, délicatement, en me faisant signe de placer mes mains autour du corps de l'animal. Elles étaient trop petites pour en faire le tour et le poulet s'est mis à ruer et crier entre mes doigts hésitants.

— Sers-le bien fort ma fille ! a beuglé Emerita.
*Que no se te escape*¹.

Ses plumes se sont plantées dans la chair délicate de mes paumes. J'ai serré plus fort et j'ai senti son cœur marteler entre mes mains moites. L'espace d'un instant, nos cœurs ont battu de concert.

— Est-ce que les poulets ont peur de mourir ? ai-je demandé à Tía.

1. Qu'il ne t'échappe pas.

— L'amour, c'est de le tuer vite, a-t-elle répondu.

De ce que j'avais vu dans ma vie, l'amour, c'était explosif, sismique, une équation complexe de secrets, de dissimulations et d'éternelles sautes d'humeur. Mais quand j'ai senti la chaleur du corps du poulet qui s'agitait entre mes mains, j'ai compris qu'il existait sans doute quelque chose de plus tendre derrière tout ça.

Et à cet instant précis, l'oiseau s'est calmé.

Pour couper court à mes questions, Emerita a penché la tête de l'animal en arrière et lui a tranché la gorge d'un geste précis et rapide. Du sang rouge carmin s'est mis à couler à flots de son corps qui convulsait dans le seau, avant de ralentir en giclées courtes. Tía a placé sa main libre sur les miennes, pour s'assurer que je ne le lâche pas.

Petit à petit, les tressaillements violents se sont espacés jusqu'à s'arrêter brusquement. J'ai cligné des yeux en continuant de retenir mon souffle. J'avais le visage éclaboussé de sang. Ma peinture de guerre. Quand j'ai finalement pris une inspiration, l'air avait un goût de métal. Tía m'a pris le poulet des mains et a fini de lui trancher la tête avec un couteau de boucher sans plus de cérémonie. Elle est allée chercher la marmite d'eau bouillante, l'a versée dans un autre pot en métal posé à côté des escaliers puis y a plongé le poulet pour décoller ses plumes. Il faut agir vite, a-t-elle expliqué alors que nous étions assises, genoux collés, sur les marches de l'escalier à finir de le plumer. Il faut s'assurer de n'en oublier aucune. Les plumes, c'était la preuve du meurtre. Pas de plumes signifiait pas d'agonie.

Une fois le poulet mort et entièrement plumé, les préparatifs pour mon *almuerzo*¹ d'anniversaire ont pu commencer. Mamita et Emerita allaient cuisiner un de mes plats préférés : *arroz con pollo*. En rejoignant la cuisine, Tía a écarté le seau plein de sang avec son pied. Elle s'en servirait plus tard pour faire une *sangrecita*, un ragoût de sang de poulet.

« L'amour, c'est de le tuer vite », avait-elle dit.
L'amour doit être sanglant, ai-je pensé.

Il était 10 heures du matin.

Durant les deux heures qui ont suivi, Tía et Mama ont disparu dans un tourbillon de cuisine et de potins. Elles ont émincé l'ail, fait cuire le riz blanc, découpé le poulet et préparé une *causa de atún*, un plat de pommes de terre écrasées avec du thon et de la mayonnaise. Très vite, l'odeur terreuse et verte de la coriandre a envahi toute la maison. Tandis que le poulet dorait au four, son sang mijotait dans une petite casserole, formant des caillots gélatineux. Miguel et Felipe jouaient au *fulbito* dans l'allée du garage. Mon père s'était, comme d'habitude, retranché dans son bureau. *L'almuerzo* serait bientôt servi dans la salle à manger, une pièce « très chic » où nous n'allions presque jamais, sur la grande table dressée pour dix personnes. Tía avait installé les assiettes que mes parents réservaient aux grandes occasions. On avait également sorti les coupes en cristal avec un liseré doré, comme celles dans lesquelles j'imaginai boire les princesses de conte de fées.

1. Déjeuner

— Va chercher une bouteille de pisco, Silvita, m'a crié ma mère. La grande.

J'ai glissé jusqu'à la réserve sous l'escalier où mes parents stockaient les alcools – un endroit sombre à peine plus grand que moi. La porte basse en contreplaqué a couiné quand je l'ai ouverte. Derrière un labyrinthe de boîtes de conserve, de sacs de cinq kilos de riz et de sucre et de montagnes d'Inca Kola, il y avait une étagère avec toutes les bouteilles magiques. Du pisco, du rhum Cartavio, du whisky J&B et du Campari, avec son liquide orange électrique et son étiquette élaborée. La porte s'est brusquement refermée derrière moi, mais je ne l'ai pas rouverte. J'entendais les bruits étouffés de la cuisine. Juste un filet de lumière sous la porte. Je me suis délectée de la douce obscurité de la pièce.

J'avais bien une chambre à l'étage, mais elle n'était plus vraiment à moi. J pouvais m'y trouver quand il voulait. Sous les escaliers, les zones d'ombre de la maison me semblaient moins intimidantes. Ici, l'air était tiède, obscur et sentait bon, c'était un portail vers un autre monde, loin de cet endroit qui m'avalait tout entière. Un monde où je n'avais pas à m'inquiéter des bombes qui explosaient un peu partout alors que ma Tía traversait la ville toute seule. Un monde où je n'étais pas coincée à attendre que quelqu'un, n'importe qui, vienne m'expliquer pourquoi J faisait ce qu'il faisait. Je suis sûre que cette pièce avait une signification particulière pour les adultes aussi. Parce que toutes ces bouteilles, ces concoctions âpres et sirupeuses, ces vins, ces whiskys, ces piscos – qui

avaient la pire odeur de tous – semblaient toujours égayer leur humeur.

— Silvia !

J'ai attrapé la première bouteille que j'ai trouvée et me suis dépêchée de sortir en verrouillant la porte derrière moi. Dans la cuisine, le blender tournait à plein régime. J'ai posé le pisco sur le comptoir et Mama s'est mise à réciter à voix haute la recette du parfait pisco sour à la fraise, le cocktail d'anniversaire par excellence : « Deux tasses de fraises, une demi-tasse de sucre, une tasse de pisco, une tasse d'eau, trois tasses de glace pilée et le jus de deux citrons verts. » J'ai salivé à la vue des fraises et de tout ce sucre.

— ¡Segundo! ¡Segundoooo! La comida está lista¹.

Mon père est sorti de son bureau en traînant des pieds, le corps raide et le visage impassible. Il a scruté la pièce. Une fois tout le monde installé à table, j'ai vu l'inquiétude qui envahissait le visage de ma mère tandis qu'elle le regardait prendre sa première bouchée. Il a acquiescé et en a pris une deuxième. Les invités qui s'étaient tus jusque-là comme s'ils retenaient leur souffle se sont détendus, et les discussions ont enfin commencé.

— ¡Salud comadre! ¡Salud compadre! se sont-ils exclamés.

Chacun a brandi son verre en cristal plein à ras bord de pisco à la fraise. Le mien était rempli au tiers. *Un poquito*. Une portion pour enfants. J'ai avalé une première gorgée. J'ai d'abord été saisie par le froid de la glace, puis l'explosion délicate du sucre et la chaleur brûlante du liquide

1. Le repas est prêt.

qui fondait dans ma gorge. J'ai toussé et mon père s'est mis à glousser, presque fier. L'alcool a envoyé une décharge électrique le long de ma colonne. Une chatouille dans le cerveau. Un léger bourdonnement sur ma peau. Une vague de réconfort.

De plaisir.

De l'autre côté de la table, mes parents ont trinqué avant de s'embrasser brièvement sur la bouche. Les voir se toucher a illuminé quelque chose en moi. *Borrón y cuenta nueva*, aimait dire ma mère. On efface tout et on repart de zéro. Ils faisaient ça pour les grandes occasions. Ils oubliaient les disputes. Les cris. Le passé n'avait plus d'importance. On effaçait l'ardoise. En tout cas pour une journée.

J'ai avalé une autre gorgée. Je voulais oublier. Je voulais repartir de zéro.

— *Salud* ma chère Silvita ! a roucoulé Mamita. Tu as sept ans désormais. Quel âge merveilleux. Tu deviens une jeune femme.

— Continue à bien travailler à l'école, a grommelé mon père. Une jeune femme, oui. Maintenant tu peux ranger ta chambre toute seule.

Dans tous les contes de fées et tous les dessins animés, la princesse partait toujours au bras d'un beau prince. J'essayais désespérément de faire rentrer notre famille dans ce cadre-là, mais aucun conte de fées ne correspondait à mon histoire. Mon père avait plus l'air d'être le père de Mamita que son prince. Ses cheveux poivre et sel contre ceux encore bruns de ma mère. Aux matchs de football de l'école, il ne pestait pas contre l'arbitre et ne bavardait jamais avec les autres papas. Un homme d'âge mûr, une femme

plus jeune. Peut-être qu'ils s'étaient rencontrés comme J et moi ? Si J était celui que mon père avait choisi pour moi, est-ce que cela faisait de lui mon prince ?

Tout le monde a terminé son pisco et Sandra, la femme de ménage, a posé des bouteilles d'Inca Kola de deux litres un peu partout sur la table. Puis Emerita s'est brusquement levée alors que le dessert n'avait pas encore été servi. Elle voulait rentrer chez elle avant la nuit. Le Sentier lumineux continuait de faire exploser des voitures au hasard des rues. Prendre le bus la nuit était aussi dangereux qu'imprévisible. Particulièrement pour une femme et un enfant seuls.

— *Senderistas, aye*, s'est exclamé Emerita. *¡Están destruyendo todo!*

Comme la plupart des gens avec qui mon père avait grandi, Emerita était une prolétaire, elle faisait partie de ceux pour qui le Sendero prétendait se battre, mais elle détestait leurs méthodes sanglantes.

— Comment peuvent-ils prétendre nous libérer quand ils tuent autant d'entre nous ?

La pièce s'est lancée dans un débat sans fin. Miguel et Felipe en ont profité pour s'échapper dans le salon. Je me suis faufilée jusqu'à la cuisine, j'ai attrapé le blender et ai englouti le reste de pisco sour. La chaleur douce et amère, c'était comme un câlin de l'intérieur. J'ai fait danser les grains de fraises sur ma langue, en savourant leur croquant et en me souvenant des matins avec J, avant. Quand lui, Mama et moi étions assis dans

1. Les sendéristes, ah là là. Ils sont en train de tout détruire !

notre cuisine ensoleillée et que le *maracuyá* explosait dans ma bouche.

Mes parents n'ont même pas remarqué que j'étais partie, j'ai reculé doucement jusqu'à la porte latérale pour rejoindre l'entrée où nous avions tué le poulet. J'ai gravi les deux étages jusqu'à l'*azotea*. Juste à côté du lave-mains, il y avait une petite échelle qui permettait d'accéder au toit. En faisant bien attention à ne pas abîmer ma tenue d'anniversaire avec les échardes, j'ai gravi chaque échelon jusqu'à atteindre le toit en tôle scintillante. Toujours un peu étourdie par le pisco, j'ai avancé doucement jusqu'au rebord et me suis penchée en direction du soleil qui se couchait. Je pouvais voir au-delà des cimes chatoyantes des flamboyants rouges, jusqu'aux Cerros – ces énormes collines envahies d'un nuage de pollution qui entourent Lima. Des milliers de personnes y vivaient. Elles s'étaient réapproprié ces terres en les squattant. Elles avaient d'abord construit des bidonvilles temporaires, sans eau ni électricité, mais avaient fini par s'y installer définitivement.

J'ai regardé les Cerros en imaginant un endroit où il n'y aurait pas de secret. Un endroit loin d'ici. Où j'aurais pu respirer un air qui n'aurait été qu'à moi. En bas sur le trottoir, le *heladero*¹ poussait sa carriole jaune en soufflant dans son sifflet comme une flûte enchantée. *Triii-triiiiit !* Les gamins du quartier accouraient, *soles* à la main pour acheter boîte de *bombones* ou de *Peziduri*.

Triii-triiiiit !

1. Marchand de glaces

Ce sifflet, ça voulait dire crème glacée, ça voulait dire que l'été était enfin là, ou au moins le printemps. Ça voulait dire la fin de la saison sèche. Ça voulait dire, si nous avions de la chance, quelques promenades à El Bosque, un club privé avec piscine au milieu de la forêt, un endroit magique où j'étais libre de courir et de jouer, d'observer le chant des oiseaux, la couleur et l'odeur des plantes, des détails qui m'étaient inaccessibles dans les attaques punitives de mon foyer.

Le sifflet du glacier, c'était un appel au jeu. Un appel à jouir de l'enfance.

Mais ce soir-là, alors que je l'écoutais depuis mon mirador sur le toit, le son a commencé à se déformer. À prendre une tournure plus complexe et plus sinistre. Je me suis penchée un peu plus encore et j'ai fermé les yeux aussi fort que j'ai pu. Je voulais m'accrocher quelques secondes encore au sifflet que je connaissais, celui qui était synonyme de délicieuse crème glacée. Mais il était trop tard. Le sifflement de J dansait désormais à côté, il l'avait tordu et plié, jusqu'à ce que les deux deviennent indissociables. Jusqu'à ce qu'ils ne fassent plus qu'un.

Le monde entier tourbillonnait en dessous de moi – sifflets, gouttes de sang et pisco.

L'amour, c'est de le tuer vite.

Pas de « on efface tout et on repart de zéro » pour moi.

3

Mitaines d'expédition

Katmandou, Népal, 2016

7 heures du matin : j'ai les yeux grands ouverts. Mes oreilles bourdonnent encore de la cacophonie d'hier soir quand j'ai traversé Katmandou. Le *bip-bip* des klaxons des vélomoteurs. Les soupirs malades des bus épuisés qui toussotent dans les rues bondées. Katmandou est intense. Katmandou est sale. Katmandou est chaotique.

Je m'y sens parfaitement à ma place.

C'est le Lima des années 1980. Je ne parle pas de la partie entretenue de la ville, celle de Miraflores ou du Barranco. Mais de Puente Piedra. Du centre-ville de Lima. Là où les vans des années 1970 faisaient hurler leurs klaxons en changeant de voie sans prévenir, où les motos zigzaguaient à contresens pour éviter les embouteillages, où des familles entières roulaient sans casque. Là où traverser la rue équivalait à jouer à une partie de Frogger. Le Lima où les vendeurs ambulants essaïmaient les rues et

où personne ne contrôlait la circulation. Où personne ne contrôlait quoi que ce soit. Si vous pouviez conduire dans le centre-ville de Lima, vous pouviez conduire dans n'importe quel pays du monde, même ceux où on roulait à gauche.

Fatiguée mais trop nerveuse pour dormir, je tourne dans mon lit en essayant de profiter de la douceur de mes draps 400 fils. C'est ma dernière nuit dans un vrai lit avant deux mois. Durant nos deux semaines de trek jusqu'au camp de base, je vais dormir sur les lits de camp spartiates qu'on trouve dans les lodges et ensuite, durant mes six semaines d'entraînement pour atteindre le sommet de l'Everest, sous une tente. J'essaie de me raccrocher à cet instant. De plonger dans le confort douillet de la literie de l'hôtel, de capturer ce moment de calme et d'inspirer la brise fraîche d'un air chargé d'oxygène. Mais la détente n'a jamais été mon fort. Il y a trop à faire.

Ang Dorjee Sherpa va bientôt passer vérifier mon équipement et mes affaires sont un bordel sans nom. Je me traîne en dehors du lit et ouvre les rideaux pour laisser la lumière filtrer à travers le voilage. Ma fenêtre donne sur la piscine, au-delà de laquelle s'étend une immense pelouse parfaitement entretenue. Loin du chaos du centre-ville, l'hôtel Annapurna est l'un des rares hôtels de luxe de Katmandou. Je me suis dit que ça valait la peine pour une ou deux nuits avant le début du trek. Je me brosse les dents puis enfile un tee-shirt *Courageous Girls* et un gilet, avant de vider mes valises sur les deux lits doubles. On se croirait à un vide-grenier : des montagnes de vêtements – vestes légères, vestes épaisses, gilets,



14102

Composition
FACOMPO

Achevé d'imprimer en Espagne
par BLACKPRINT
le 15 avril 2024

Dépôt légal: mai 2024
EAN 9782290392775
OTP L21EPLN003538-599954

ÉDITIONS J'AI LU
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger: Flammarion